Grandeur et décadence d'un employé de bureau.

de Jérôme Peignot

L'humour de Jérôme Peignot se signale par sa discrétion, et son agressivité reste de bon ton. Parce que son directeur lui a dit bonjour gentiment, il se surprend à siffloter dans les couloirs — simultanément, il se gourmande pour sa légèreté : on a ici le double exemple d'une sorte de bonne humeur diffuse liée à une revendication finalement inoffensive.

Auteur d'une trilogie *Jérôme*, dont le dernier volume, *L'Or des fous*, a obtenu le Prix Sainte-Beuve en 1962, Jérôme Peignot se raconte intarissablement. On suppose une légitime prudence dans le fait qu'il s'est choisi ici un porte-parole. Denis Boreat, le jeune intellectuel fourvoyé dans les bureaux d'un opulent hebdomadaire, de qui il retrace la grandeur et les misères, lui ressemble comme un frère.

Rouvère, le rédacteur en chef, et Lauchois, le directeur général, pourraient se reconnaître. Denis a beau avoir été congédié, un procès, même s'il peut se révéler bénéfique à la diffusion d'un livre, risque de coûter trop cher.

Il s'agit incontestablement d'une revanche. Cela pimentera le plaisir des lecteurs qui sauront identifier le journal où Jérôme Peignot a été rédacteur.

Le narrateur pratique volontiers l'autodérision. Sa causticité reste dépourvue de méchanceté. Il ne se prend

Le récit des années passées au « Canadian and french Magazine » n'en prend pas moins valeur de document. L'ambiance d'un grand journal est restituée avec exactitude, void les rivalités, les mesquineries, mais aussi un certain anticonformisme. Les employés d'une rédaction ne sont pas assimilables aux bureaucrates de Courcelles. Peut-être ont-ils plus de fantasia, plus de prétention.

Denis Boreat, en sa qualité d'intellectuel de gauche, n'est pas bien coté dans ce journal subventionné en sous-main par les Américains. Rouvère l'a maintes fois rappelé à l'ordre, mais le jeune bourgeois émancipé donne libre cours à sa pétulance. Il ne s'en laisse pas conter, il est loyal sous son air farfelu, et courageux.

Il tient ses chefs en piètre estime : « Aussi inculte que Rouvère, Lauchois était nanti de la même roublardise. Ces messieurs prenaient leurs petits calculs pour de la finesse. »

En butte à un paternalisme doux-reux, Denis rue des quatre fers. Un peu malgré lui, il finit par se prendre dans des activités syndicalistes qui lui sont un moyen d'exprimer sa rébellion. Cela finira mal : « Que ne profitez-vous de ce talent que vous avez — lui écrit son rédacteur en chef — pour vous adonner franchement aux lettres ? En nous quittant de votre plein gré, vous n'aurez pas

pas au sérieux et l'écriture, c'est-à-dire la relation de sa vie, semble lui apparaître comme un jeu un peu anodin, un exutoire, un passe-temps.

La subjectivité de cette impression doit réserver une autre possibilité, celle de la pudeur : Peignot ne joue peut-être la comédie de l'hurluberlu sympathique que pour dissimuler une angoisse, une amertume, une révolte qu'il préfère garder secrètes.

Quoi qu'il en soit, il a trop de gracieuseté pour ressembler à Hervé Bazin, autre fils de famille à avoir pratiqué, dans son jeune âge, l'autobiographie vengeresse. Où Bazin était corrosif et percutant, Peignot est charmant, parfois un peu plat.

de mal à trouver un emploi qui vous conviendrait davantage ».

L'impétuosité revendicatrice de ce petit roman (1) ne saurait en faire une œuvre révolutionnaire. Jérôme Peignot, malgré qu'il en ait, appartient à la classe privilégiée, et son amateurisme élégant prend parfois un aspect indécent.

On peut néanmoins se prendre à son charme un peu débraillé, en même temps qu'à sa franchise et à sa modestie. En résumé, une plaisante lecture de vacances.

Jean VUILLEUMIER.

© Gallimard.